



**University of  
Zurich**<sup>UZH</sup>

**Zurich Open Repository and  
Archive**

University of Zurich  
University Library  
Strickhofstrasse 39  
CH-8057 Zurich  
[www.zora.uzh.ch](http://www.zora.uzh.ch)

---

Year: 2009

---

**"La mort est la grande douceur". Le Lazare d'Emile Zola**

Zumstein, Jean

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-42056>

Journal Article

Published Version

Originally published at:

Zumstein, Jean (2009). "La mort est la grande douceur". Le Lazare d'Emile Zola. *Hermeneutische Blätter*, (1/2):59-67.

## « La mort est la grande douceur »

Le *Lazare* d'Émile Zola<sup>1</sup>

Jean Zumstein

Émile Zola (1840-1902), le grand écrivain naturaliste, reprenant un épisode fameux du quatrième évangile, a composé un « drame lyrique » intitulé *Lazare*<sup>2</sup>. La version définitive de ce texte, qui a été écrit à Médan, date du 1<sup>er</sup> janvier 1894. La réécriture de ce fameux épisode johannique présente un intérêt non négligeable, car il atteste une réception du récit évangélique qui en subvertit fondamentalement les valeurs et constitue l'exemple classique d'un contre-texte.

### L'argument

Le drame composé par Zola met en scène cinq personnages : Lazare, sa mère, sa femme, son enfant et Jésus. S'y ajoute, comme dans la tragédie antique, un chœur qui en scande les moments cruciaux. L'action, située devant le tombeau de Lazare, se déroule en deux temps. Tout d'abord, la mère, l'épouse et l'enfant supplient Jésus de ramener Lazare à la vie afin d'annuler la perte qui a dévasté leurs vies. Jésus cède à leur injonction et rappelle Lazare à la vie. Jusqu'à ce point, Zola se situe dans le flux de l'intrigue johannique (Jean 11,1-44)<sup>3</sup>.

La seconde partie, en totale rupture avec le récit johannique, introduit une péripétie totalement inattendue. Lazare, rappelé à la vie, proteste. Pour lui, la mort était un état préférable à la vie, si bien qu'il considère sa résurrection comme une cruelle punition. Face au désarroi de sa famille, il argumente pour montrer en quoi sa mort est préférable à la vie qu'il a menée. Ses proches cèdent à ses injonctions et demandent à Jésus d'opérer un second miracle : renvoyer Lazare dans son tombeau et le replonger dans le sommeil de la mort. Jésus obtempère. Mourir sans

<sup>1</sup> À Pierre Bühler en signe d'amitié pour son soixantième anniversaire, cette petite étude sur un texte d'Émile Zola qu'il ne connaît peut-être pas encore.

<sup>2</sup> Émile Zola, *Lazare*, in : id., *Lazare*, suivi de *Sœur-des-pauvres* ; *Le sang* ; *Souvenirs*, Neuchâtel, Ides et calendes, 1962, p. 41-50. Les pages indiquées entre parenthèses dans le texte renvoient à *Lazare*.

<sup>3</sup> La différence notable tient dans le fait que les deux sœurs – Marthe et Marie – sont remplacées par le trio familial et que le chœur prend la place des « juifs ».

souffrances, c'est là le second, le plus grand miracle. Lazare rentre dans son tombeau dont la pierre est de nouveau scellée et il se rendort.

## Le point de vue adopté

Le monde construit par Zola combine les éléments de la piété populaire catholique du XIX<sup>e</sup> siècle finissant et un agnosticisme profilé. D'une part, en effet, le seul trait que Zola retient du Christ johannique pour dépeindre son Jésus est chéri de la piété populaire : il s'agit du tout-puissant faiseur de miracles. Le chœur déclare d'entrée : « Et nous t'aménons ici [devant le tombeau] toi qui marches sur les eaux et qui rouvres à la clarté les yeux morts des aveugles, pour que tu le rendes vivant à notre affection. Un mot de toi, Maître tout-puissant, et il ressuscitera » (p. 41). La motivation avouée de ce thaumaturge qu'est le Jésus de Zola est « son infinie pitié pour l'humanité souffrante ».

D'autre part – et le trait est significatif –, le Jésus de Zola est un thaumaturge sans Dieu, il agit dans un monde dont toute transcendance est absente. Le nom de Dieu n'apparaît jamais dans l'ensemble du drame – que ce soit en relation avec Jésus<sup>4</sup> ou avec les êtres humains. La seule trace d'une problématique pointant l'au-delà est l'allusion à un « ciel » hypothétique, aux « délices [supposées] du paradis », à « l'autre côté du mur dont personne ne revient jamais » (p. 48). Dans ce monde où le ciel est vide, le Jésus de Zola se présente comme celui qui connaît le caractère tragique de l'existence humaine et les illusions qui l'accompagnent, comme celui qui met tout en œuvre pour adoucir la souffrance inhérente à chaque destinée et dont la seule consolation décisive consiste dans « la grande douceur de la mort » (p. 49).

Comment la vie et la mort sont-elles alors interprétées dans ce drame ?

---

<sup>4</sup> La seule exception se manifeste par la voix du chœur et est mise en lien avec le pouvoir thaumaturgique : « Oui, oui, réveille Lazare, et tu seras Dieu, et nous te bénirons, nous t'adorerons ! » (p. 44). Dieu en tant que tel n'est pas invoqué, mais c'est le Jésus de Zola qui accède à la divinité s'il fait preuve de toute-puissance sur la mort. On reconnaît là la conception populaire du divin : relève de la sphère divine ce qui est extraordinaire, ce qui transcende la finitude de l'humaine condition.

## La conception de la vie

### La vie du point de vue des vivants

La notion de vie est envisagée de façon différenciée. Chaque groupe qui intervient dans le drame la saisit sous un angle spécifique. Pour le chœur, tout d'abord, la vie ici-bas est l'espace de l'amour : « Nous l'aimions tant, nous le voulons parmi nous, pour l'aimer encore » (p. 42).

Chacun des proches défend à sa manière une figure de cet amour conçu comme relation. La mère insiste sur l'expérience unique de la filiation. La disparition du fils est une blessure inguérissable, car ce Lazare est « le meilleur d'elle-même, de sa souffrance et de sa tendresse ». Même si toute naissance est ambiguë, car elle provoque à la fois souffrance et joie, la relation qui voit ainsi le jour est le lieu du seul bonheur possible : « Rends-le moi, nous pleurerons ensemble et nous serons heureux » (p. 42).

Pour l'épouse, l'amour disparu revêt une dimension érotique. C'est le côté solaire qui est ici souligné. « Nous nous sommes aimés de tout notre cœur et de toute notre chair. Le vent ne peut plus passer dans mes cheveux sans que je me rappelle ses baisers. Je frémis, toute au soleil, en me souvenant de son étreinte » (p. 43). En perdant ses caresses, ses baisers, son étreinte – ce sont les termes utilisés par Zola –, l'épouse a perdu la moitié d'elle-même. Sans passion amoureuse, son existence est vide.

Pour l'enfant, enfin, la relation au père était la condition de la sécurité, ce qui lui permettait de grandir « en force et en beauté » (p. 43). Être orphelin, c'est être abandonné à la solitude, c'est perdre le soutien qui permet de s'orienter, c'est être épouvanté par le surgissement de la mort.

Pour les proches, la vie de Lazare est précieuse, car elle permet à chacun d'entre eux d'accomplir son humanité. Aussi bien la mère, l'épouse que le fils sont amputés dans leur projet de vie dès l'instant où ce père disparaît. Lazare, avant sa mort, tenait d'ailleurs le même discours – un discours dominé par la joie d'être, par l'amour de la vie : « La vie, oh ! je l'ai aimée de tout mon effort, de toute ma passion. J'ai vécu comme on aime, je me suis donné tout entier à la joie d'être » (p. 48).

On le comprend, Zola fait apparaître ici une conception purement immanente de la vie qui se dit à travers les expériences élémentaires de la naissance, de la rencontre amoureuse, de la paternité et du travail. La vie culmine dans la vitalité heureuse, dans le développement sans entrave de la communauté familiale, dans la passion d'exister.

### La vie du point de vue des défunts

Lorsqu'en revanche Zola cède la parole au défunt Lazare, un renversement significatif s'opère. Les valeurs positives qui étaient invoquées par les proches pour demander le rappel de Lazare à la vie s'estompent. Rétrospectivement, une vision désespérée de l'existence humaine se fait jour. Au Christ qui lui propose de revivre, Lazare répond : « N'ai-je pas payé à la souffrance ma dette affreuse de vivant ? Je suis né sans savoir pourquoi, j'ai vécu sans savoir comment ; et vous me feriez payer le double, vous me condamneriez à recommencer mon temps de peine, sur cette terre douloureuse. Quelle faute inexplicable ai-je commis pour que vous me punissiez d'un tel châtement ? Revivre, hélas ! Se sentir mourir un peu chaque jour dans sa chair, n'avoir d'intelligence que pour douter, de volonté que pour ne pas pouvoir, de tendresse que pour pleurer les deuils de mon cœur ! » (p. 46).

Le Lazare d'outre-tombe de Zola défend – en opposition à la conception qu'il affichait avant son décès – une vision tragique de l'existence humaine. La vie est considérée comme une dette que l'on paie par une accumulation de souffrances, au sein d'un monde douloureux. Elle est dépourvue de sens, rongée par le doute et l'impuissance. Elle est exposée au vieillissement et à la mort, à toutes les catastrophes causées par la disparition des proches. Bref, les métaphores qui la décrivent adéquatement sont « la peine » à purger, « le châtement ». À « la joie d'être » se substitue rétrospectivement « un temps de peine ».

### La vie vue par le Jésus de Zola

Comment le Jésus de Zola se situe-t-il dans ce débat sur la vie mettant aux prises les vivants et les morts ? Sa première réplique, dans ce drame lyrique, formule sans ambiguïté l'arbitrage attendu du lecteur : « Lazare est mort, et mon cœur est plein d'une infinie pitié. Avec vous, je le pleure, je pleure la misère de l'humanité souffrante. Pourquoi donc le réveiller à cette vie terrible de tourments ? » Et il poursuit : « Quand on a vécu, on a fait son devoir ; il serait injuste et cruel de revivre. Ma miséricorde et ma bonté immense vont aux pauvres créatures, lasses du labeur accompli » (p. 42). Puis, qualifiant de « créatures insatiables, rêveurs assoiffés de l'éternelle douleur vivante » ceux qui en appellent à la résurrection de Lazare, il ajoute cette terrible formule : « Mon cœur est plein d'angoisse, aucun homme n'a connu le malheur de revenir de la mort » (p. 44).

Le constat est sans appel. Pour le Jésus de Zola, la vie est un pénible devoir à accomplir. Elle est souffrance, malheur et tourment. Seuls

des rêveurs peuvent espérer sa perpétuation ou sa répétition. Le malheur définitif, ce n'est pas de perdre la vie, mais de revenir de la mort. Aussi le Jésus de Zola est-il un Christ, animé par la pitié, dont la seule mission se résume dans un devoir de consolation. Et ses miracles ne font que servir ce dessein.

Cette vision désespérée de la vie qui n'est que souffrance, non-sens et duperie, réunit les héritages de la piété populaire et de l'agnosticisme. La piété populaire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne présentait-elle pas, fort souvent, la vie comme un passage dans une « vallée de larmes », comme le lieu du malheur et de l'injustice, l'au-delà à venir devant compenser le malheur subi dans l'ici-bas ? Elle accréditait par là même une vision pessimiste, si ce n'est tragique de l'existence humaine. L'agnosticisme de Zola, pour sa part, en débarrassant le monde de toute transcendance et en évacuant toute espérance d'un salut à venir, conduit rétrospectivement à une lecture désespérée de l'existence, car les catastrophes survenant dans la vie de chaque être humain se muent en fatalités dépourvues de sens. À coup sûr, l'analyse de la misère sociale qui occupe une place majeure dans l'œuvre de Zola conforte cette perspective.

### En mémoire de Jean

Il n'est pas sans ironie de penser que l'avocat de la vie par excellence – le quatrième évangile – a induit une telle lecture. D'un point de vue johannique – et précisément à l'exemple de Lazare –, la vie n'est pas un malheur, mais un don précieux qui peut, précisément, dans le cadre de l'existence historique conduire à la plénitude. Le croyant johannique ne vit pas dans l'attente apocalyptique des arrièremondes pour goûter à la vie. Tout au contraire, c'est au sein même de son existence fragile et mortelle que lui est donnée une existence pleine de sens et d'espérance. L'assurance du lien infrangible avec le Christ et le Dieu qu'il représente autorise le croyant à vivre dans la joie et dans la liberté.

## La conception de la mort

### La mort vue par les vivants

Vue par les proches de Lazare, la mort est l'objet d'une expérience élémentaire : les relations qui nourrissaient leur vie quotidienne sont brusquement rompues. Cette rupture est cause de souffrances et de

chagrin. Elle engendre la solitude. Comme le remarque la mère, la mort de l'un amoindrit la vie des autres : « Tout le sang de mes veines s'en va, avec mon pauvre enfant qui est parti » (p. 42). Et l'épouse d'ajouter dans le même sens : « C'est comme la moitié de moi-même qui s'en est allée, qui tombe en poussière, là dans ce tombeau » (p. 43). L'enfant, lui, est plongé dans la terrible condition de l'orphelin. Il subit un déficit de protection, nul n'est plus à ses côtés pour lui indiquer le sens qui lui permettrait de s'orienter : « Je suis si petit, si tremblant et si ingénu, que tu ne peux me laisser ainsi tout seul sur la route » (p. 42-43).

Dans la bouche du Lazare d'avant la tombe l'expérience de la mort personnelle se présente comme l'instant tragique par excellence. « Et c'était fini, j'avais franchi le pas de la mort, cette seconde si horrible qu'elle suffit à empoisonner la vie entière. J'avais senti la sueur de l'agonie me mouiller, le sang se retirer de mes membres, le souffle m'échapper en un dernier râle » (p. 46).

Vue par les vivants, la mort se caractérise donc par sa négativité. Non seulement, elle arrache le défunt à la vie, mais elle dévaste le destin des vivants, en soustrayant l'être aimé à sa capacité de relation et de communication. L'expérience individuelle de la mort elle-même est une malédiction qui pénalise la vie tout entière, elle suscite, lors de son échéance, peur et angoisse. Cette conception est le reflet de l'expérience courante. Chaque membre de la communauté humaine est appelé à la faire, quel que soit son système de convictions.

### La mort vue par Lazare

Avec le Lazare d'outre-tombe, qui a fait l'expérience du trépas et qui est rappelé à la vie, intervient un complet renversement dans la compréhension de la mort. Cette dernière ne se caractérise plus par sa négativité, mais par sa positivité. Elle est le plus grand bienfait que l'être humain puisse espérer. La métaphore utilisée par Zola pour la décrire est le « sommeil », un motif déjà connu des plus anciennes cultures et explicitement exploité dans le récit johannique<sup>5</sup>. Parlant de sa mort, le Lazare de Zola déclare : « C'était si bon, ô Jésus, ce grand sommeil noir, ce grand sommeil sans rêve. Jamais, je n'avais connu la douceur de l'absolu repos ; il n'est que dans la tombe. Enfin,

<sup>5</sup> Voir par exemple le récit johannique de Lazare (Jean 11,11-13) : « Il ajouta : "Notre ami Lazare s'est endormi, mais je vais aller le réveiller". Les disciples lui dirent donc : "Seigneur, s'il s'est endormi, il sera sauvé". En fait, Jésus avait voulu parler de la mort de Lazare, alors qu'ils se figuraient, eux, qu'il parlait de l'assoupissement du sommeil. »

je dormais, je me reposais dans les infinies délices de la nuit et du silence. Rien ne venait plus de la terre [...]. Et j'étais immobile, ah ! de l'immobilité éternelle, la béatitude sans fin, si divine dans l'anéantissement du monde » (p. 45).

Le sommeil, la nuit, le silence, la disparition du monde, la fin de toute relation et de toute parole ne sont plus considérés comme un déficit, mais, tout au contraire, comme la forme achevée du bonheur. L'absence de soi-même à soi-même, l'anéantissement de la conscience, la disparition de tout vis-à-vis deviennent l'état souhaitable par excellence. Si la vie est une malédiction, la mort devient la bénédiction suprême.

Il faut ici bien marquer la rupture avec l'évangile johannique. L'espace de la mort est, pour Zola, un espace sans transcendance. Il n'est pas le lieu d'une espérance – le passage qui conduirait à une vie après la mort. Il est marqué par l'absolu silence, par la cessation de toute relation, par l'absence de toute reconnaissance. Le défunt ne vit plus – pour reprendre la belle expression de Paul Ricœur – « dans la mémoire de Dieu ». Sa supposée délivrance, son bonheur résultent de la radicale et définitive disparition de la vie. On reconnaît ici une conception matérialiste et agnostique de la mort qui subvertit de façon provocante l'espérance chrétienne traditionnelle : la joie n'est pas suscitée par le don de la « vie éternelle », c'est-à-dire de la vie en plénitude, mais par le don de la mort.

### La mort vue par le Jésus de Zola

Quel est alors l'arbitrage rendu par le grand thaumaturge ? Prend-il le parti des proches du défunt ou de Lazare lui-même ? La mort est-elle, pour lui, négativité destructrice ou anéantissement bienheureux ? Le Jésus de Zola prend le parti de Lazare. Certes dans l'univers de Zola, la mort et la vie sont conçues de façon purement immanente si bien que revivre ne peut signifier que revenir à la vie au sein du monde et de l'histoire. Si, donc, il s'agit de choisir entre la destinée historique inaugurée à la naissance et la mort qui en est le terme, le doute n'est pas permis. Parlant de l'appel des proches à faire revivre Lazare, le Jésus de Zola déclare : « Aucun homme n'a connu le malheur de revenir de la mort [...]. Vous le voulez, vous le voulez, le terrible exemple ? » (p. 44). Et d'ajouter face aux protestations de Lazare : « Vous avez entendu ; vous savez maintenant. Après la passion de la vie, la mort est la grande douceur » (p. 49). Et de prononcer sur le tombeau de Lazare refermé pour la seconde fois ce vœu paradoxal : « Remettez la pierre [...]. Ah ! pauvre créature



humaine, créature de souffrance et de misère, dors, dors maintenant, à jamais heureuse pour l'éternité » (p. 50).

### Le contrepoint johannique

Cette relecture de la personne de Jésus par Zola est hautement subversive. Alors que dans le quatrième évangile le bien auquel tout être humain aspire est la « vie éternelle », par quoi il faut entendre non pas, en premier lieu, une vie après la mort, mais une vie en plénitude *hic et nunc* au sein même de l'existence historique, le plus grand bien selon Zola est la mort. Alors que dans le quatrième évangile la mort comme absence de relation, comme séparation, comme silence de Dieu, est présentée comme la négativité par excellence, chez Zola, ces mêmes traits caractérisant la mort sont considérés comme le bienfait par excellence. Plus encore, si le Christ johannique opère des signes pour donner la vie en plénitude, le plus grand miracle du Jésus de Zola consiste à renvoyer Lazare dans son tombeau. Si le Christ johannique est celui qui se révèle dans l'épisode de la résurrection de Lazare en disant : « Je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, même s'il meurt vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais » (11,25-26), le Jésus de Zola est celui qui apporte, comme suprême consolation et félicité, la mort « sans souffrance » (p. 49). On pourrait presque dire que le Jésus de Zola – et c'est là son évangile – est celui qui, libérant l'être humain de toute illusion sur la vie, lui révèle la grande douceur de la mort.

### Conclusion

La trouvaille littéraire de Zola dans son *Lazare* est d'avoir fait succéder au récit traditionnel du miracle de la résurrection de Lazare, inspiré de l'évangile selon Jean et célébré dans la piété populaire, la mise en scène d'un contre-miracle. Ce renversement imprévu de la narration permet une radicale mise en question des valeurs propagées par la tradition catholique – notamment à Lourdes – dans le XIX<sup>e</sup> siècle finissant<sup>6</sup>.

Si l'on se replonge dans l'atmosphère des pèlerinages d'alors à Lourdes, la marque du divin consistait dans le don de la guérison et, à ce titre, l'image de Jésus qui s'imposait était celle du faiseur de miracle auquel rien ne pouvait résister. Le plus grand prodige

<sup>6</sup> Le roman écrit par Zola et consacré à Lourdes date de 1893-1894, celui mettant la Rome papale en scène, de 1896.

ne pouvait, à ce titre, qu'être la résurrection des morts et ce motif représentait la forme achevée de l'espérance chrétienne. Revenir à la vie après la mort, n'était-ce pas l'expression de la félicité suprême ?

D'une façon incisive, Zola s'autorise à questionner cette certitude qui semblait aller de soi. La vie, le retour à la vie<sup>7</sup>, est-elle vraiment le bienfait espéré ? N'est-elle pas, tout au contraire, une épreuve que l'on ne peut imposer à personne ? Et la mort est-elle véritablement cette catastrophe irrémédiable et douloureuse ? N'est-elle pas aussi, de façon surprenante, une certaine forme de libération ? En posant ces questions insolentes, l'écrivain invite son lecteur à repenser en profondeur les notions de vie et de mort et, notamment, à en percevoir la complexité. La vie est tout autant joie d'être que souffrance, la mort tout autant catastrophe qu'anéantissement libérateur.

Ce questionnement, Zola l'engage à partir d'une position agnostique. Son monde est vidé de toute transcendance. C'est pourquoi l'existence humaine devient un destin dont la grâce et le sens sont absents et où le tragique est toujours aux aguets. La mort apparaît comme le refuge qui permet d'échapper aux aléas de toute destinée humaine. Le bien suprême, pour Zola – du moins dans ce texte –, consiste dans l'ataraxie, et cet état n'est atteignable qu'à travers la mort.

On imagine la portée corrosive d'un tel discours dans la France de la Troisième République. C'est la tradition catholique dominante qui est attaquée frontalement et ce sont les certitudes qui fondent le consensus social qui sont ainsi minées de l'intérieur. Mais – et c'est le mérite de Zola dans ce drame – il relance le débat que l'évangile selon Jean, d'une tout autre manière, avait déclenché par sa critique conséquente de l'apocalyptique juive et chrétienne primitive.

— Jean Zumstein est professeur de Nouveau Testament à l'Université de Zurich.

<sup>7</sup> On remarquera que Zola n'a pas compris l'interprétation johannique de la résurrection. Pour lui, ressusciter, c'est renaître à l'existence historique en tant que telle. Pour Jean, en revanche, la réanimation du cadavre de Lazare n'est que le signe de ce qu'est la résurrection.